

—Vous êtes restée plusieurs mois chez lui cependant. Il vous a entourée de marques d'affection.

—Il est vrai.

—Et vous ne l'aimez pas ?

—Non.

—Il vous inspirait peut-être une antipathie instinctive ?

—Non plus. Si Marthe était ici, elle vous dirait pourquoi.

—Elle ne l'aime pas elle, fit Ratiboule, je le sais. Elle a toujours vu dans votre oncle un homme dangereux pour vous.

—Pour des raisons que j'ignore, dit Emmeline, ma mère, avant de mourir, lui recommandant de veiller sur moi, lui dit de se méfier du comte de Fulda.

—Le comte, reprit Ratiboule d'une voix sèche, même une existence déréglée ; il est perdu de dettes... et depuis trop longtemps... Vous le savez ?

—Oui, monsieur.

—Il avait espéré que vous ne vivriez pas. Cette espérance affreuse ayant été déçue, sa situation s'étant aggravée, il a songé aux divers moyens qui pourraient hâter la réalisation de son désir... Vous ne me comprenez pas ?

Un grand trouble se peignit sur le visage de la jeune fille.

—Si, vous me comprenez... continua Ratiboule.

Et il mit les pieds dans le plat :

—Votre oncle a voulu vous empoisonner afin d'hériter de vous. Mais il lui manquait deux choses : un poison et un homme derrière lequel il pût se dérober, si son crime venait à être découvert ; ou un homme qui consentît à servir ses desseins. Le Régent, comme vous savez, s'occupe de chimie, et on l'accuse d'avoir cherché des poisons avec le savant Humbert ; j'ai travaillé avec ce dernier et la pensée vint à votre oncle de me prendre pour complice.

“ Le misérable s'était trompé ; je l'aurais châtié de sa méprise... mais je vous avais vu... et je tremblai à la pensée que le crime s'accomplît malgré ma retraite. J'usai de ruse... ”

Mais, craignant que l'explication de Ratiboule n'entraîne des répétitions de faits fatigantes, nous dirons qu'il expliqua ses opérations magnétiques et que la jeune fille le comprit d'autant mieux qu'elle était encore sous l'empire de son regard.

Il raconta comment on avait cru morte la patiente, et comment Marthe, la croyant empoisonnée, avait dénoncé le comte et son médecin. Elle frémit en apprenant l'enquête et l'erreur des médecins, la décision de faire l'autopsie et l'arrestation du magnétiseur.

—Heureusement, poursuivit Ratiboule, j'avais instruit de tout un de mes amis, un vaillant et noble cœur, le chevalier des Courtils. Il me donna les moyens de m'évader du Châtelet et en même temps il vous enleva de l'hôtel de Fulda. Les chirurgiens s'apprêtaient à vous dépecer, lorsqu'il s'élança au milieu d'eux et les frappa d'épouvante en leur criant : “ Arrière au nom de Cartouche ! ” Ces pauvres gens se sauvèrent comme s'ils avaient vu le diable. Et à cette heure tout Paris croit encore que vous êtes morte empoisonnée et que votre corps a été enlevé par le bandit Cartouche.

—Mais nous allons sortir et les confondre ! s'écria Emmeline.

—Y songez-vous, mademoiselle ?... Où iriez-vous ? Chez votre oncle ?...

—Non... Oh ! non, fit-elle avec horreur.

—Où seriez-vous en sûreté pour l'accuser ?...

—Je ne l'accuserais pas.

—Alors vous laisseriez retomber sur moi tout le poids de l'accusation ?

—Oh ! docteur !... protesta Emmeline.

—Vous concevez, dit Ratiboule, que le Grand-Châtelet ne lâche pas volontier sa proie. Et pour expliquer les raisons qui m'ont déterminé à vous magnétiser, je devrais dire que je voulais vous sauver de votre oncle, et vous, mademoiselle, vous ne voudriez pas vous dérober si j'invoquais votre témoignage.

—Il est vrai, fit la jeune fille pensive.

—N'est-ce pas ? insista Ratiboule.

—Oui, en me montrant, je vous perdrais, si je n'accusais mon oncle ; et le comte de Fulda est puissant... très bien en cour... Mon Dieu !... mon Dieu !...

Puis soudain, saisissant à deux mains la main de Ratiboule et la pressant avec émotion :

—Combien vous êtes bon, docteur !... Vous être ainsi compromis pour moi... Comment pourrai-je jamais vous prouver ma reconnaissance ?...

—En suivant mes conseils, chère demoiselle ; en attendant ici l'occasion de rentrer dans le monde et de confondre votre ennemi.

—Vous croyez donc que pareille occasion se présentera ?

—Sans doute.

—Sans danger pour vous ?

—Assurément. Mais patience et courage !

—J'en aurai.

—En dehors d'ici, il nous reste une amie que nous avertirons quand le moment d'agir sera venu, c'est la bonne Marthe. Et à moi, il reste un ami dévoué, c'est celui qui vous apporta ici dans son carrosse et que je vous demanderai un jour la permission de vous présenter... c'est le chevalier des Courtils

XII

CARTOUCHE AU TRAVAIL

—A toi maintenant, chevalier, dit Ratiboule à son daron, de t'annoncer, comme les princes d'Orient, par des présents magnifiques.

Cartouche était enhanté des habiles négociations du docteur.

—Le premier objet “ greffi,” lui dit-il sera pour toi, et tu n'attendras pas longtemps, car je vais me mettre au travail.

En conséquence, le daron se rendit à son état-major, au “ Pistolet,” afin d'y préparer ses opérations.

Nous n'avons pu jusqu'à présent donner qu'une faible idée des Cartouchiens, de leur nombre, de leurs diverses spécialités, leur organisation.

Avant de rentrer dans le courant rapide de notre histoire, que l'on nous permette de nous arrêter un instant à passer la revue de la véritable armée de bandits qui désolait Paris.

Cartouche, — de son vrai nom, Louis Dominique Bourguignon, — était le fils d'un pauvre tonnelier, venu de Lorraine à Paris. Il était l'aîné de trois autres enfants, deux garçons et une fille, et dut apprendre l'état de son père. Mais un travail régulier contrariait ses instincts vagabonds. Un jour de la grande foire Saint-Laurent, ayant été se promener dans la campagne, il rencontra un camp de bohémiens.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1885. — (No 293).

A tout nouvel abonné, outre la prime à laquelle il a droit tel que mentionné sur la dernière page, nous donnerons gratuitement le commencement de ce feuilleton.